

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 121

Artikel: Du rivage de la mer Blanche
Autor: Membrez, J. Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

agonie. En effet, il fut à l'agonie un jour entier.

La femme Goetschy cordonnier est décédée le 5 avril 1769, étant enceinte de huit mois. Quand elle voulut expirer, on lui mit entre les dents une cuiller d'argent, pour l'empêcher de fermer la bouche, et afin que l'enfant qu'elle avait dans son sein n'étouffât point. En effet, quand elle fut morte, on l'ouvrit et on en tira l'enfant en vie : il fut même baptisé sur les fonts de baptême de l'église paroissiale. L'enfant mourut environ deux heures après son baptême, le mercredi. Le mari décéda le 7 du même mois, deux jours après sa femme. Tous deux étaient jeunes.

Etienne Theubet menuisier, âgé d'environ 25 ans, est décédé le 9 avril 1769, le dimanche soir.

Le vieux Manuel, caporal des Suisses au château est décédé le 10 avril au matin.

Le père Rigachin, jésuite est décédé le même jour, le lundi soir.

La demoiselle Villemain est morte le 11 avril, le matin.

La Grélele Goetschy est décédée à l'hôpital le soir du même jour.

Laville notaire est tombé en bas de son escalier, et est mort à l'hôpital quelques jours après sa chute, le 25 avril : il était tombé le jeudi auparavant dans sa propre maison.

Crefier laboureur est décédé le 8 mai, le lundi matin.

Ignace Rossé est décédé à l'hôpital le 16 mai, un mardi.

Jollat *Craint-paix* coutelier, est décédé à l'hôpital le même jour : c'était le premier bourgeois qui entra dans cet établissement pour y demeurer. Il y est en portrait : c'est un tout petit homme, tortu des jambes.

Mon petit Xavier a commencé à marcher tout seul le 19 mai 1769.

Le frère d'Etienne du magasin au sel est décédé le 21 mai, dimanche matin vers 10 heures.

Une fille nommée Fierobe, novice à l'hôpital y est morte le mercredi 24 mai.

Mademoiselle Belleney est décédée le 25 mai, le matin du jour de la Fête-Dieu.

M. Humbert procureur général est décédé le même jour, le soir de la Fête-Dieu.

La femme de Simon cordonnier est décédée le 30 mai, mardi, vers les deux heures de l'après-midi.

Henri L'hoste cordonnier et César Lafosse tailleur, tous deux mariés, partirent le 31 mai vers six heures du soir.

La vieille Crétin est décédée à l'hôpital le 8 juin.

conscience de l'odieux de sa conduite. Il lui fallait de l'argent à tout prix ; eh bien ! il s'en procurait par tous les moyens.

En ce moment, ce névrosé souriait avec la supériorité d'un gentilhomme qui a des billets bleus et des louis d'or dans sa poche. Ses affaires avaient repris un essor inespéré ; les cartes lui avaient été favorables. Ce beau joueur avait trouvé d'infatigables combinaisons. Il avait inventé une martingale, qui lui assurerait vite des millions s'il la pratiquait sans relâche, aussi serait-il plus que jamais un habitué des casinos.

Il venait d'offrir un dîner de choix à un ami de date récente, un prince bolivien avec lequel il méditait de faire alliance. Ils mettraient en commun leur longue expérience, et ils sauraient défer les pièges redoutables dont sont entourés les joueurs. Victoire ! ils ne seraient plus jamais en proie à des déveines insensées.

Le dîner dessinait fin... après la chère exquise, les cigares parfaits ; après les exploits de la table, le mol abandon de la causerie ; et les deux joueurs achevaient de se confier les secrets de la martingale.

Quelle félicité dans l'existence que d'être toujours en bénéfice ! Don Basilio de la Prada passa, sur sa moustache aux crocs bien cirés, une

La Maigui Carret, fille, est décédée à l'hôpital le 21 juin, le jeudi.

La Marie Barbe, fille d'Etienne du magasin au sel, s'est mariée avec un garçon marchand le lundi 26 juin, à six heures du matin. Le marié demeurerait chez Biry garçon.

Un invalide s'est marié avec la fille du vieux gypseur d'ici, le 3 juillet.

L'Annonciade Fueg est décédée au monastère le 4 juillet.

Le tonnerre tomba sur une maison à Bonfol, qui fut entièrement brûlée, le 11 juillet.

Le vieux Fleury, conseiller de la ville est décédé le dit jour, un mardi.

Le tonnerre est tombé sur le clocher de Cornot le 16 juillet : il a tué trois personnes, et blessé quatre autres qui sont mortes le lendemain.

Ce jour là j'ai gagné au tirage (*) le troisième prix qui était trois assiettes.

Henri L'hoste cordonnier, homme marié, qui était parti, est revenu le 2 août après une absence de deux mois.

La femme Jongue (Jung ?) boulanger, est décédée le 21 juillet, le vendredi vers les onze heures du soir.

La vieille fille de Rossé, sœur de Conrad cordonnier, est décédée le 26 juillet, jour de Ste-Anne.

M. Pallain, receveur de Son Altesse est décédé le dimanche 30 juillet, à onze heures du soir.

Madame Georges est décédée du catarrhe (apoplexie) le 5 septembre vers les sept heures du soir. L'abbé Streib fut un de ses principaux héritiers.

Madame Rossé, veuve de l'avocat Rossé, est décédée le 11 septembre, le lundi vers les quatre heures du soir.

Une femme d'Alle demeurant à la maisonnette chez Madame Tannackre, tomba morte derrière les Vauches le 13 septembre.

Il a néigé le mardi 3 octobre 1769.

Huber, Suisse au château est tombé en bas de l'escalier des Suisses le 13 octobre, et mourut le lendemain sans pouvoir dire un mot.

Un Vorreiter (piqueur) du château s'est marié dans la même semaine avec la servante de chez Girardin ciergeaire. La fille était de Courtedoux et le garçon du côté de Lucelle.

Blaisi Simon est parti pour Paris le 17 octobre, le mardi.

(*) La compagnie des arquebusiers qui avait ses exercices au « Pré des tireurs » date du XVI^e siècle. On voit que le pavillon des prix n'était pas alors garni comme aujourd'hui.

maigre main olivâtre, toute chargée de bagues. Un éclair de triomphe fit étinceler ses yeux sombres aussi noirs que du charbon, et de sa voix un peu alourdie par les vins et les liqueurs fortes :

— A chaque coup de roulette, nous ratissons des pièces d'or... et les coups de roulette peuvent se nombrer quarante à l'heure.

L'espoir enflammait ces deux affolés du tapis vert. Ils aimaient également cette atroce existence décosue, traînée d'hôtel en hôtel, de villas d'eaux en stations balnéaires ; cette folle vie faite, tour à tour, d'opulence et de misères... mais, le plus souvent de dénuement et, alors, abreuvée de toutes les humiliations inévitables de ceux qui manquent d'argent et veulent mener grand train.

Il leur tardait d'aller se mesurer sur le champ de bataille ; dans leur fougueux enthousiasme, ils appelaient ainsi la salle de jeu. Mais l'heure de la grande partie n'avait pas encore sonné. Les cigares étant achevés, ils montèrent dans leur chambre respective. Ils gravissaient lentement, et avec beaucoup de majesté, comme il convient à un prince bolivien et à un comte dalmate, le grand escalier de l'hôtel, dont la couleur écarlate des tapis brûlait, comme une

Madame veuve Choulat est décédée le 14 novembre le mardi soir.

La veuve Gindrat est morte à l'hôpital le vendredi 17 novembre.

Il a tonné au commencement du mois de novembre.

Tout est bien cher à la fin de cette année.
(A suivre).

Du rivage de la mer Blanche

Au nord de la Russie d'Europe, nous trouvons un gouvernement qui, s'il n'est guère peuplé, dépasse à lui seul en étendue le territoire de la France. Nous voulons parler du gouvernement d'Archangel qui avec ses arrondissements, ne contient pas plus de 363,138 hab. (176,489 hommes et 186,649 femmes) (*). Sous le rapport des religions, il y a 356,613 orthodoxes, 4,398 vieux croyants, 365 catholiques, 1,549 protestants, 163 juifs et 48 mahométans.

Couvert de forêts impénétrables, sillonné de fleuves poissonneux, coulant au milieu de steppes arides, d'une immense plaine marécageuse et borné au nord par la mer blanche qui devient une partie de l'année impraticable, Archangel est habité par les Grands-Russes, les Carels, les Lapons, Les Samoyèdes et les Ziraines, autant de peuples divers ayant chacun son histoire, son langage, ses mœurs et ses coutumes. Si nous nous occupons aujourd'hui des Samoyèdes, c'est que de toutes ces peuplades, c'est la plus curieuse à observer et à connaître.

A mesure qu'une nation civilisée se développe intellectuellement, elle éprouve un besoin de se répandre au dehors, d'étendre autour d'elle son influence, de propager ses doctrines, tandis qu'un peuple qui vit dans l'ignorance, qui reste à l'état sauvage, se resserre pour ainsi dire de plus en plus et dégénère jusqu'à ce qu'il finisse par disparaître. C'est le cas des Samoyèdes qui formaient jadis une nation nombreuse, vivant dans un bien être relatif.

Quelle différence avec leur existence d'aujourd'hui. Chassés, repoussés de tous côtés par leurs voisins, de même origine pourtant, ils n'ont plus d'autre séjour que des plaines marécageuses. De jour en jour la fièvre, la misère, le vice font de nouveaux vides dans leurs rangs et l'on peut prévoir l'époque où ils auront complètement disparu. Le dernier recensement qui a été fait de ce peuple n'accusait plus que 2,687 hommes

(*) Recensement du 1^{er} janvier 1897.

flamme, leurs yeux fatigués par une légère ivresse. Au passage, les garçons de service les saluaient avec déférence. Décidément, en ce moment, la prospérité régnait chez Boleslas. Vive Dieu ! tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et Boleslas daigna regarder, et même admirer, par une autre fenêtre, largement ouverte, la magnifique soirée. Il constata que la mer n'avait jamais été si bleue, l'air si léger, la soirée si belle.

Il pénétra dans sa chambre. Puis il ouvrit son fameux nécessaire d'argent, soigneusement emballé dans sa housse de cuir fauve. Cela donne bel air, en voyage ; rien que l'extérieur, avec couronne, en impose. Et bientôt le prodigieux mari de la Bocellini put se contempler dans une toilette soignée, irréprochable. La haute glace lui renvoyait l'image d'un élégant avec gilet blanc, monocle et escarpins vernis. Il se montra fort satisfait, et rejoignit don Basilio de la Prada qui, lui aussi, s'était fait une figure. Les toilettes de haut genre furent complétées par un œillet blanc à la boutonnière, et les deux amis, d'un pas empressé, se dirigèrent vers la maison somptueuse, qui est le Casino.

(La suite prochainement.)

et 2.899 femmes, qui habitaient les bords du Mezen, la Petschora, la partie méridionale de la presque île de Kola et l'île de Kolgujew.

Une petite taille, les pommettes saillantes, une grande bouche, de petits yeux, le front étroit, le nez aplati formant avec le front une ligne presque droite, les cheveux noirs, hérissés, une barbe rare, tels sont les traits caractéristiques du Samoyède. Leur costume se compose surtout d'une fourrure de peau de rennes que les plus fortunés portent recouverte de drap.

La toilette, du reste, ne les préoccupe guère ; les jeunes filles exceptées témoignent d'un certain goût pour la parure. Une demi-fourrure, faite de peau de rennes, leur serre la taille, s'élargit ensuite et finit à la hauteur des genoux bordée d'une bande de fourrure de poils de chien ; aux pieds une bande de peaux de rennes leur tient lieu de chaussure et de bas. Elles partagent leurs cheveux en deux tresses, entremêlées de rubans et de divers objets, et qui parfois leur descendent jusqu'aux genoux. Avec cela un petit visage arrondi, aux pommettes colorées, un front blanc, une chevelure noire et de petits yeux rieurs. C'en est assez pour enflammer un fiancé qui offrira volontiers, pour avoir la femme de son choix, tout un troupeau de rennes.

Le père, en effet, chez les Samoyèdes, n'entend pas donner sa fille pour rien, il faut qu'elle lui rapporte par le mariage l'équivalent de ce qu'il en eût tiré en services de toute sorte. C'est une véritable vente, qui se débat publiquement et dont la conséquence est naturellement que l'homme regarde bientôt sa femme comme une esclave dont il prend tout juste le soin d'un animal domestique. S'il lui arrive de la tuer, il est tout surpris de se voir trainé devant un tribunal pour une telle niaiserie. Le trait caractéristique des Samoyèdes est, du reste, une indifférence absolue, et qui se comprend, pour la vie, qu'ils quittent sans aucune espèce de regret, en ayant connu surcui les privations et les misères. Ils sont défiants et dissimulés, ce qui s'explique par les mauvais traitements qu'ils ont à supporter de la part de leurs voisins les Lapons et les Ziraines. Opiniâtement attachés à leurs vieilles coutumes, ils luttent contre toute innovation qui pourrait alléger leur sort.

La nourriture presque exclusive du Samoyède est la viande de rennes. S'il reçoit une visite, il choisit le meilleur renne qu'il possède, d'un coup de couteau le tue et le dépouille de sa peau. Cela fait, il coupe un morceau de viande, l'enfonce avec la pointe de son couteau dans le sang encore chaud de la bête et le mange. Puis il invite son hôte, ainsi que tous les membres de la famille à en faire autant. Le sang qui reste est versé dans une outre formée avec une peau de renne, et la viande, coupée par morceaux, est exposée en plein air jusqu'à ce qu'elle soit gelée.

Nous avons parlé du mépris qu'affiche le Samoyède pour celle qui devient sa compagne. La malheureuse est chargée des corvées les plus pénibles. En outre des travaux ordinaires du ménage, c'est elle qui a la garde du *tschum* (la maison du Samoyède) formée d'un pieu auquel sont attachées en forme de cône les peaux de rennes.

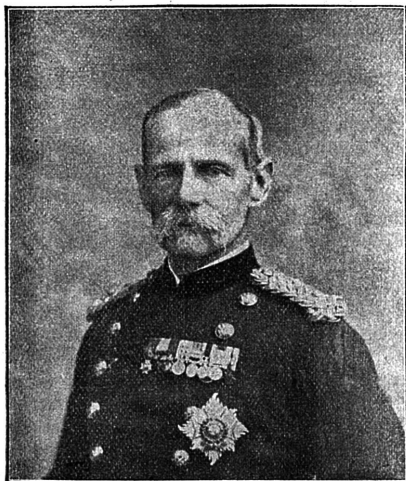
On distingue deux catégories bien tranchées chez les Samoyèdes : ceux qui habitent la plaine marécageuse de Kanin et ceux qui habitent les forêts. Ces derniers, qui peuplent l'arrondissement d'Archangel, vivent tout à fait à part, et ont même dialecte spécial. Ils ne quittent leur abri qu'en été lorsque le renne sauvage, auquel ils font la chasse, gagne les bords de la mer.

L'île de Kalgoujew, dans la mer Blanche, renferme dix-huit familles de Samoyèdes qui possèdent jusqu'à 20 000 rennes ; ils s'occu-

pent de pêche et se transportent d'un endroit à l'autre pour nourrir leurs bêtes qui ne mangent que la mousse qu'elles trouvent sous la neige. On sait que le renne est la source principale de la richesse du pays ; c'est lui qui fournit la nourriture, l'habillement et l'habitation. C'est le compagnon fidèle du Samoyède, avec les chiens qu'il attelle quand il voyage pour faire vivre ses bêtes et transporter dans les lourds tonneaux la poix qu'il récolte et dont il fait le commerce.

Jos. Camille Membrez.

La guerre au Transvaal.



Le feld maréchal Roberts
généralissime des troupes anglaises de l'Afrique du Sud.

Notre commerce d'horlogerie

Notre exportation horlogère, de 109 millions 208,381 francs qu'elle était en 1898, est montée à 113,531,132 en 1899, ce qui fait une augmentation de 4,322,751 francs, en faveur de 1899.

Par contre, l'importation de l'horlogerie, de 3,940,753 francs qu'elle accusait en 1898, est descendue à 3,674,747 francs en 1899, accusant ainsi une diminution de 265,906 francs.

Dans le chiffre total d'exportation de 113,531,132 francs, les montres, mouvements et boîtes figurent pour 106,183,565 et les pièces détachées, horloges et pièces à musique, pour 7,347,567 francs.

La bijouterie vraie donne, à l'exportation 6,190,029 en 1899, alors qu'elle n'avait été que de 2,715,000 en 1898. Il est vrai qu'à l'importation, nous trouvons 7,587,618 en 1899 et 6,834,000 en 1898.

Mous avons importé, en 1899, en nombre 135,788 boîtes de montres, valant 717,512 francs, et nous en avons exporté 441,694, valant 3,204,848 francs.

Les tableaux suivants, où nous donnons l'importation des boîtes de montres dans les années 1898 et 1899, sont intéressants à comparer.

Importation en 1898 :

	Nombre	Valeur
Boîtes nickel, etc.	232,556	2,232,538
» argent	1,927	10,598
» or	1,150	39,042
	235,633	2,282,178

Importation en 1899 :

	Nombre	Valeur
Boîtes nickel, etc.	132,200	655,712
» argent	2,771	18,483
» or	817	43,317
	135,788	717,512

Ça et là

Le *Journal* nous révèle un moyen très simple et très ingénieux de protéger contre les voleurs une bicyclette que l'on quitte un instant.

Ainsi, vous descendez pour entrer au café ou bien dans une maison. Vous laissez votre machine à la porte, après, toutefois, que, d'un tour de clef, vous avez monté un appareil dissimulé sous la selle.

Un voleur arrive, s'empare de la bicyclette, monte dessus et file. Mais pas bien longtemps. Deux crochets jaillissent du cuir pénétrant dans le... sciant du voleur et l'obligent à s'arrêter.

Et le *Journal* de s'écrier : « Quoi de plus pratique ? »

Où, mais à condition qu'on ne soit pas distrait ; car si l'on oublie de démonter l'appareil au moment de se remettre en selle, on éprouvera soi-même une surprise assez désagréable et piquante après quelques tours de roues.

Et puis il faudrait un appareil habilement combiné pour qu'il fût impossible aux voleurs d'en éviter les morsures !

L'idée est tout de même assez originale.

* * *

L'horloge de Bâle. — Dans les récits de voyage en Suisse du siècle dernier on remarque souvent l'annotation que les horloges de Bâle avançaient de une heure. La tradition nous révèle l'origine de cette coutume comme suit :

Lorsque, il y a plus de cinq siècles, la ville fut assiégée, l'ennemi projetait de la surprendre au moment où la grande cloche sonnerait une heure. L'horloger, qui entretenait les horloges publiques, apprit à temps le signal de l'attaque et remonta l'horloge pour qu'elle sonne deux heures au lieu de 1 heure. Ainsi l'ennemi se déconcerta et abandonna l'attaque.

En souvenir de cette heureuse délivrance de la ville on continua de laisser frapper cette horloge une heure en avance et on régla même les autres horloges sur celle-ci ; ainsi pendant plusieurs siècles Bâle se trouvait en avance d'une heure sur le reste du pays.

L'horloger, qui par sa ruse, empêcha l'attaque prévue, et qui fut vénéré jusqu'à la fin de ses jours, fabriqua en souvenir de ce fait un chef-d'œuvre mécanique, en la forme d'une tête humaine, qu'il plaça à côté de l'horloge de façon à ce qu'elle regardait dans la direction d'où l'attaque devait avoir lieu. Toutes les minutes cette tête humaine tirait la langue, comme si elle voulait encore railer l'ennemi.

* * *

L'*Elsasser* de Strasbourg dit avoir reçu dans ses bureaux la visite de deux intéressants voyageurs, M. et Mme O'Malley, qui font pédestrement le tour du monde.

M. et Mme O'Malley, — le mari est canadien français, la femme hollandaise, de Java, — sont partis de San-Francisco le 20 oc-